//ES ENVOYES DES SEIGNEURS

CE LIVRE JE L'AI VECU DURANT 633 JOURS PASSES EN ANGOLA, DU 2I AVRIL I96I AU I2 FEVRIER I963.

CE N'EST PAS UN TEMOIGNAGE IMPARTIAL ET FROID. C'EST UN LIVRE DE REVOLTE ET DE HAINE PASSIONNEES. ET, PEUT-ETRE, NE DISPOSANT QUE DE NOTATIONS MEMORISEES, UN FAIT OU UN AUTRE N'APPARAITRA-T-IL PAS DANS SON EXACTE DIMENSION; COMME LA DIMENSION EXACTE DU VISAGE DU VISAGE GRILLE D'UN ENFANT MORT.

CE LIVRE JE LE DEDIE A LA FEMME ET A L'ENFANT DE BANZA-MUQUIAMA. A LEURS DEUX CORPS A DEMI IMMERGES DANS LE NAPALM LARGUE DE MON AVION, EN FEVRIER I962.

JOSE MARIA ERVEDOSA.*

---

* Ex. Major da Forças Aéreas Portuguesas (FAP). Chef. adjoint de la section opérationnelle de l'Etat-Major de la 2ème Région Aérienne (Angola) du 21 avril 1961 au 30 novembre 1962.
Commandant de l'escadrille 91 de la B.A. 9 (Luanda) du 1/12/62 au 4/2/1963. Détenu en Angola et transféré à Lisbonne le 6/2/63. Est démis de ses fonctions aux F.A.P. le 20/3/63 et emprisonné à Aljube jusqu'au 14/12/1963. S'évade à l'étranger en juillet 1964.

JOSE MARIA ERVEDOSA

ex major da FAP. Adjunto ao chefe da secçao de operaçoes do estado-maior da II Regiao Aéréa (Angola), de 21 abril 61 a 30 de Novembro/62.

Comandante da esquadrilha 91 da B.A. 9 (Luanda) de 1/12/62 até 4/2/63. Enviado sob prisao para Lisboa em 6/2/63. Demitido da FAP em 20/3/63 e preso no Aljube até 14/12/63. Exilou-se no estrangeiro em Julho de 1964.

INTRODUCTION

Les grandes manoeuvres militaires portent traditionnellement un nom de code. De l'avis des manuels d'état-major, ce nom ne doit comporter aucune allusion à l'opération projetée.

Ce précepte l'état-major de la Force Aérienne Portugaise l'a délibérément ignoré en 1959; Himba est un nom que n'importe qui peut lire sur n'importe quelle carte de l'Angola.

"HIMBA" fut la première opération combinée de la Force Aérienne Portugaise le premier acte de présence -aussi spectaculaire que possible- de l'Aviation militaire du Portugal en territoire angolais.

L'alerte avait été donnée au Docteur Salazar et au groupe d'intérêts qui l'appuie par la montée de la marée anti-colonialiste et ses victoires remportées ou attendues, par le ton de plus en plus virulent du Comité de Décolonisation des Nations-Unies quant à la politique colonialistes portugaise et par les alliés mêmes du dictateur qui exprimaient plus ou moin ouvertement des réserves sur l'opportunité, la "convenance", de sa position de "défenseur de la civilisation occidentale".

Il fallait réagir. Monter une machine militaire dissuasive sur les cibles probables du nationalisme africain: l'Angola, la Guinée, le Mozambique. Pour obtenir un effet minimum cette machine devait être dotée d'unités aériennes- depuis les avions jusqu'aux troupes aéroportées- afin que sa présence fut publiée, son écho amplifié. L'Etat-Major de la Force Aérienne reçut des instructions secrètes pour que soit monté un exercice dont le but principal était d'annoncer aux colons portugais l'installation prochaine et solide des moyens aériens capables de les protéger contre les velleités des masses indigènes sous leur dépendance.

La consigne spectacle avait imposé le choix du nom de l'opération, mais elle caractérisait aussi bien la manoeuvre que son dispositif logistique. On fit faire mouvement aux PV-2 (1) de la Base Aérienne 6 (Montijo), aux

---

(1) Bimoteurs américains de bombardement et de lutte anti-sous-marine.

Douglas DC-3 et DC-4 de la Base Aérienne 4 des Lages (Açores) et des Transports Aériens Militaires. Le Régiment des Chasseurs Parachutistes mobilisa une Compagnie pour le "clou" final de l'exhibition : un largage et un rassemblement "instantanés" sur l'aérodrome Craveiro Lopes de Luanda.

L'exercice sortait du cadre routinier des manoeuvres de temps de paix; il avait une tournure prémonitoire, un air de prélude pour musique sérieuse. Chaque détail reçut des soins attentifs, des soins presqu'attendris. Les officiers des divers bureaux sentaient que, enfin, ils ne travaillaient plus dans le vide. Le mythe traditionnel garotté en chacun d'eux faisait, pour la première fois depuis de nombreuses années, craquer les murs de sa prison.

Pour les hommes des unités c'était cela également. Et l'aventure. L'aventure qu'on entrevoit là-bas, très loin, sous les traits d'une adolescente aux seins nus, offrant son corps vierge et fou, abandonné à la tendre courbe d'un palmier. Pour les hommes des unités, l'exercice parlait de vieilles légendes; et les légendes les faisaient tous rêver, même les plus vieux, comme on va caresser dans un vieux bahut des jouets oubliés par tous.

La mystification était urgente. Pour tous, eux tous, l'exercice "HIMBA" en constituait la première application pratique.

Et Luanda - la tendre Luanda de l'Ilha et du Mussulo (1), des mulâtresses à la démarche rythmée par le port de la quinda (2), à la terre rouge et galbée, aux fleurs rouges des accacias sur le sol rouge des rues - Luanda sut se montrer avide d'amour.

Les hommes de l'"HIMBA", à leur retour au Portugal, avaient perdu la faculté de narrer les faits. Ils parlaient couleurs et odeurs et vent. Et terre rouge dévalant doucement des falaises vers la Ville Basse.

Premier mouvement d'un shhéma tactique élaboré, l'exercice "HIMBA" fut un succès total.

+++

---

(1) Ilha et Mussulo : quartiers balnéaires de Luanda bordant les golfes.
(2) Quinda : panier de rafia porté communément sur la tête.

September 1959. Quatre appareils Lockheed HARPOON PV-2 décollaient de la Base de Montijo pour un voyage Lisboa-Canarias-Bissau-Abidja-Sao Tomé-Luanda. Sur le papier la mission consistait en un exercice combiné avec la Force Aérienne Belge à partir de l'aérodrome de Banana, au Congo Léopoldville.

A leur arrivée à Luanda les équipages reçurent l'ordre de se présenter quotidiennement au service des Opérations de l'aérodrome. Durant leurs heures libres ils devaient montrer et faire admirer l'uniforme azur de l'aviation militaire portugaise.

Pendant ce temps, un colonel aviateur escorté de deux officiers d'Etat-Major de la Force Aérienne, s'agitait au cabinent du Haut Commandement Militaire de l'Angola. Il réunissait les éléments nécessaires à l'installation des premières unités d'aviation dont, on le présumait, il recevrait le commandement comme Chefs de la IIème Région Aérienne. Ce fut lui-même qui déclara aux équipages que les exercices avec les Belges étaient annulés.

"Qu'allons-nous faire, alors ?"
"Prenez les appareils, suivez la côte vers le Nord, remontez le cours du Zaire et revenez à Luanda par l'intérieur pour qu'on vous voit. Vous et les croix du Christ peintes sur vos ailes".

Moins spectaculaire que l'exercice "HIMBA", ce vol constituait un acte de présence de plus. Et une subtile invitation.

Soleils, mer tiède et femmes aux gestes alanguis, du côté de la banlieue qui s'étire vers les collines. Images fugitives dont les hommes se souviennent plus tard...

Et les hommes allaient, têtus, revêtus -afin que nul ne les oublie tandis que roulent les rêves- des oripeaux éclatants du pythe; ils allaient, sans visage, sans certitude et sans nom, quinsi qu'il convient à ce qui doit être inattendu. A ce qu'on n'avoue pas attendre.

Visière levée pour qu'on devine la chair jeune. Visière levée du haume au cours de la parade rituelle qui précède la joute.

+++

Juin 1960. Le gouvernement belge, aux prises avec une situation politique qu'il avait délibérément provoquée, accordait soudainement l'indépendance au Congo-Léopoldville. Mais les contradictions préféodales du tribalisme n'avaient pu, faute de temps, s'estomper sous l'action systématique d'un nationalisme conscient. Ce fut l'indépendance. Et le chaos.

Les journaux de l'époque -plus ou moins cajolés par les clients de Monsieur Spaak, ou par ceux de ses semblables de par le monde- contèrent les mille détails scabreux, ridicules, dramatiques, spectaculaires, redondants ou très simplement banalisés, qu'on prétendit identifier à la couleur locale et qui se bousculèrent durant les jours qui suivirent l'indépendance. La reconquête de la dignité perdue fut menée avec une anxiété puérile mais forte de l'illusion de naître; à deux mains, le congolais arrachait ce qu'il s'était accoutumé à se voir enlevér dans le passé. Le congolais se saoulait des vins de la cave de l'ex-patron, de la chaire blanche de la femme de l'ex-patron, le congolais vomissait sur les tapis de la villa de l'ex-patron, emboutissait la voiture de l'ex-patron contre les arbres plantés dans le parc privé de l'ex-patron. Et même si l'ex-patron ne se plaignait pas, il le chassait à coups de pied dans le derrière, comme ça, par routine, comme lui-même avait été accoutumé à être traité par l'ex-patron, du temps où il était encore patron.

De nombreux ex-patrons du Congo- ex-belge, emmenant les femmes violées et le peu de sous qu'ils avaient pu sauver, échouèrent à Luanda au milieu des rires présomptueux des colons portugais.

"Sao Feitos de merda! Conosco era outra loiça!" (1) L'homme disait cela tête basse, les yeux rétrécis de haine; puis, l'homme, un fazendeiro (2) descendu du Uige attiré par l'odeur de la chaire belge qui traînait par là, portait les mains à ses hanches, là où son imagination pressentait les pistolets qui les distinguaient "da merda dos belgas". (3)

Le spectacle mis en scène dans la maison du voisin tournait à la leçon. Le théâtre était, dans un même temps, magique et critique. Il permettait à un public adéquat de se mystifier en critiquant. Et les braves gens du nord angolais constituaient assurément un public adéquat.

---

(1) Littéralement : "Ils sont faits de merde! Avec nous ç'aurait été une autre vaiselle!"

(2) fazendeiro : propriétaire de fazenda, exploitation agricole coloniale.

(3) littéralement : "de cette merde de belges".

Du Congo Léopoldville surgissait un vaccin contre "l'épidémie" de négritude; il immuniserait tout colon digne de ce nom au sud de la ligne Zaire-Zambèze.

Pour la venue du Portugal des jeunes croisés d'une nouvelle guerre sainte, l'ambiance était créée.

+++

Novembre 1960. La Base Aérienne 6 s'anima une nouvelle fois. A Luanda, le commandant de la nouvelle Base Aérienne 9 attendait de Montijo le matériel destiné à son squadron tactique.

L'urgence faisait naître cette Base du néant. Les hommes du Service des Infrastructures s'arrachaient les cheveux, couraient frénétiquement entre l'aéroport Craveiro Lopes et le nouveau Commandement de la IIème Région Aérienne, essayant d'accomplir leur tâche : créer les installations minimales requises par le matériel lourd attendu d'un jour à l'autre, les PV-2 de Montijo.

Grâce aux installations frêtées par la compagnie locale de transport aérien civil, on déchargeait quotidiennement des cadres, des caisses et des containers, tout un arsenal de pièces et d'éléments d'avions -monomoteurs américains d'appui tactique T-6 destinés à Negage, au coeur du Congo angolais, avions allemands Doernier DO-27 destinés aux liaisons et aux transports à partir des deux Bases- on déchargeait enfin tout le matériel terrestre indispensable au matériel aérien.

Entre-temps, en grand secret -"l'Améridain" pourrait ainsi décemment fermer les yeux -six PV-2 décollaient de Montijo et se traînaient comme ils pouvaient en direction du sud. Ils arrivèrent à Luanda après auqlques péripéties, vers le milieu du mois. Le commandant de base les attendait au parc civil de l'aéroport. Un signaleur leur indiqua un coin retiré de l'aire de stationnement. Ils y resteraient provisoirement.

La plupart des pilotes retournaient à Lisboa; les autres restèrent au sein de l'unité, bien que nombre d'entre eux n'avaient pas reçu une instruction complète de l'avion sur lequel ils seraient appelés à voler. Pour mettre tout cela en marche on disposait d'un crédit de deux mois. Réussir tenait du pur miracle.

Une caractéristique des latins -et comme tels des Portugais- consiste à faire des paris publics avec le temps. On révèle un projet, on fixe un terme à sa réalisation et, sans attendre, on fait claquer les drapeaux de la bonne nouvelle; tant et si bien que l'opinion publique considère la cause comme entendue. Voilà le défi lancé, entamer la lutte contre le temps. Un temps qui, par hypothèse, est déjà écoulé. Il arrive cependant, et la proportion de réussite est étonnamment élevée, qu'on tienne la promesse impossible....

C'est de cette façon que le squadron de la Base Aérienne 9 commença à fonctionner.

Un jour un pêcheur fit son apparition au Service des Opérations de l'aérodrome civil (il n'y en avait pas d'autre alors). Il racontait une simple histoire : les hommes d'un petit chalutier de la côte nord étaient partis en mer. Ils devaient être de retour la nuit suivante. Il y avait cinq jours de cela. On était sans nouvelles.

Le mobile d'une mission de recherches et de sauvetage était là, à portée de la main, sur la table. Le pêcheur fut embarqué dans un avion avec la mission d'identifier le chalutier lorsqu'il serait repéré. Routine. Passage sur une fréquence VHF (1) de travail avec le Commandement Naval. Décollage du PV-2 cap au nord. Deux containers de vivres dans la soute à bombes. Quelques heures de recherches sans histoire. La mer étale comme un miroir, la visibilité dépassant les 30 mille nautiques (2). Repérage du chalutier à la dérive. Panne de moteur sans doute. Deux passages à basse altitude pour larguer les containers. "Eh! Navigateur! Marque-moi cette position!" Et hop! cap au nord, à la rencontre de la frégate de la marine de guerre qui relâchait à 20 mille (3) de là, à Santo Antonio do Zaire. Guidage du navire jusqu'au chalutier. Retour à Luanda. Le commandant de la IIème Région Aérienne lui-même était là.

Sans comprendre quel espèce de prodige ils avaient commis, les hommes de l'équipage reçurent une poignée de main un rien plus que protocolaire.

Et le lend main, à la UNE des journeaux, l'aviation militaire recevait ses titres de citoyenneté d'honneur de Luanda :

---

(1) type de fréquence radio pour les communications à courte distance.
(2) Environ 54 Kilomètres
(3) Environ 36 kilomètres

PREMIERE MISSION OPERATIONNELLE DE LA BASE AERIENNE 9!
L'EQUIPAGE D'UN CHALUTIER SAUVE DE LA MORT PAR INANITION GRACE A UN AVION DE LA FORCE AERIENNE PORTUGAISE.

Les murs n'étaient pas achevés, mais les fondations étaient intelligentes et solides. L'édifice du mythe recevait -presque totalement- le faîte qui lui convenait. Il dominait de loin les pigeons d'alentours. Au sommet de ses flèches cathédrales se rejoignaient la croix et l'épée. Elles étaient placées très haut, si haut que quiconque passait en bas, dans la rue, croyait voir le geste amical de deux mains qui se donnent...

+++

Je rentrait quelques jours plus tard à Lisboa en rêvant à ces mains imaginiares. Je devais me présenter à l'Institut des Hautes Etudes Militaires et y fréquenter le cours de promotion à officiers supérieurs.

Je rentrais endolori d'amour. Dans mon corps la caresse du corps de Luanda -de la Luanda de l'Ilha et du Mussulo, de la terre rouge dévalant doucement des falaises d'alentours, aux fleurs rouges des accacias roulant sur le sol rouge des rues, des mulâtresses à la démarche rythmée par le port de la quinda. Je rentrais, les yeux étonnés de rappels- couleurs et odeurs et vent. Les couleurs et les odeurs et vent de Luanda.

De ma Luanda.

CHAPITRE I

"LES PREMIERS JOURS"

Nous arrivons de la mer où le ciel transparent montre son infinitude. Au loin, le continent exhibe comme un signe des nuages en poings levés. L'embouchure du Zaire est en vue.

L'Angola commence ici.

Coup d'oeil au co-pilote. Sa mine est marquée par les quelques quarante heures de vol abattues en trois jours depuis Lisboa. Il sourit et pointe vers l'avant.

J'acquiesce de la tête, prend le microphone et prévient l'équipage.
-- Angola en vue, les gars!

A la queue-leu-leu, navigateur en tête, les hommes viennent jeter un coup d'oeil au poste de pilotage. La plupart aperçoivent le sol angolais pour la première fois. Et les conditions excitent la naturelle curiosité.

Je les vois défiler légèrement courbés sur moi; machinalement je tire une cigarette de l'étui placé, comme à l'habitude, sur la tablette de commande des réservoirs à essence.

A nouveau l'Angola. Et Luanda à quarante et quelques minutes de vol. Soufflée par l'aérateur, la fumée de ma cigarette me revient au visage. Je détourne le courant d'air et la chaleur, l'humidité, l'odeur de cette terre là-devant m'embrassent brutalement. Avec appréhension je regarde vers la gauche, les lagunes de Santo Antonio do Zaire, la savane tout autour et, comme une tenaille infligée, la souillure pourpre, dentelée, de la terre nue. Il semblerait que la côte est parvenue jusque'là et a glissé dans la mer pour s'imbiber de fraîcheur.

L'Angola, oui, mais anxieuse et effrayée cette fois. L'Angola théâtre d'une guerre étrange, frappée d'une horreur nouvelle, où meurent surtout des enfants et des femmes. Sur cette terre en apparence inaltérée disparaissent doucement les calmes soirées sur les terrasses, autour de la Baie. Sur cette terre hurlent des douleurs, rauquent en chorales des malédictions. Et le monde écoute.

Sur cette terre je vais, moi, anxieux et effrayé, accomplir mes premières missions de combat.

Anxieux et effrapyé. Et sans savoir, avec certitude, très bien pourquoi.

+ + +

Nous avons passé la matinée collés à la radio de la salle de séjour. Vu l'importance du moment, les cours de l'Institut ont été suspendus. Toutes les questions soulevées par l'énigme, ces quelques deux cents capitaines les dissimulent derrière un masque presque impassible. L'officier qui, hier encore, tenait la démission de Salazar comme certaine et nous rappelait la nécessité d'offrir notre attentive collaboration à la Junte du général Botelho Moniz, semble au fil des heures de moins en moins assuré. Hormis la caractéristique suite de marches militaires, l'Emetteur National n'annonce rien encore. Mais le fait semble consommé, on nous l'a garanti : l'unanimité s'est faite dans les Etats-Majors pour démettre le vieux dictateur.

Vers les onze heures, la radio diffuse le communiqué. Vient d'être dégagé de ses fonctions : le général Julio Botelho Moniz, Ministre de la Défense. Les commandants militaires choisis pour le putsch sont écartés, notamment le chef d'Etat-Major de la Force Aérienne. Le Docteur Salazar conserve les rênes du pouvoir en ses mains avides.

Pendant quelques lourds instants, la salle reste muette. Nous nous observons, attendant la première protestation. Puis, lentment, les hommes se mettent à bavarder, à se déplacer comme d'habitude, comme toutes les matinées. Le bar ouvre et connaît l'affluence coutumière. Le bar de l'Institut des Hautes Etudes Militaires est décoré luxueusement, stule Grand Hôtel de Province, il est disposé dans un coin, et ses hautes fenêtres donnent sur un patio de service. A sa place, à l'extrémité du balcon, un capitaine de cavalerie propose de jouer la tournée de whisky. Quatre camarades portent la main à la poche, font tinter les pièces de monnaie. L'un d'eux totalise. "Un maximum de quinze. Qui commence?" A deux pas les tables de bridge habituelles sont déjà formées. Quelqu'un a diminué le volume de la radio. A l'Emetteur National, une fois le communiqué diffusé, on n'a pas vu de motif pour continuer à transmettre des marches militaires. La voix joyeuse d'un chanteur couvre le murmure de la salle. Tout est normal, comme d'habitude.

Pour la plupart d'entre nous, tout est normal, comme toujours.

Le capitaine de la veille semble avoir disparu. Je le cherche des yeux. Il est dans un coin, enfoui dans un fauteuil, hochant silencieusement la tête en examinant une à une un tas de photographies. Je m'approche tranquillement et jette un coup d'oeil. Ce sont les photographies que notre camarade des Transports Aériens Militaires a apportées d'Angola en mains propres. Des femmes mortes, le vagin transperçé de morceaux de bois. En gros plan, des testicules suspendus. Des corps d'enfants, de femmes, d'hommes mis en pièces, gonflés par la putréfaction. Les photos du terrorisme. L'histoire en images du 16 mars au Congo Angolais. J'entends : "... parce que, camarades, ce que cette maffia voulait, c'était livrer l'Angola à ces bandits!" L'autre, livide, hoche mécaniquement la tête.

J'ai acheté le journal du soir. Il donne la version "officieuse" du coup d'Etat manqué et limite les critiques à "un certain secteur des forces armées -secteur heureusment restraint- qui oublia ses devoirs sacrés envers la Patrie, qui oublia le premier et solennel serment de la carrière!" Pourtant la Patrie est en danger comme le dit clairement le Dr. Salazar lorsqu'il prononce le mot historique : "Vers l'Angola, et en force!".

"Je vais en Angola", dis-je à ma femme, "Salazar a démis le Ministre de la Défense et les Chefs d'Etat-Major de toutes les armes. Il paraît qu'ils voulaient livrer l'Angola aux terroristes".

Je regarde ma femme comme si je lui demandais je ne sais trop quoi. Les photographies moi aussi je les ai vues, et avant beaucoup de gens. C'est une réalité. Et on pèse les réalités lorsque on les connaît. L'Angola est le théâtre d'une expérience grandiose : la coexistence parfaite, le mélange harmonieux de deux groupes ethniques. Un meilleur Brésil, si cela est possible. Mais cette coexistence, cette fraternité, sera-t-elle aussi parfaite que l'affirme la presse et que je suis porté à le croire ? Pourquoi le terrorisme? L'idée d'un groupe armé venu du dehors ne cadre pas avec le soulèvement général de toute cette zone immense. Mais les photographies en noir sur blanc, ce qu'elles montrent, les procédés adoptés... Les procédés quelles que soient les explications que peuvent fournir les motifs aussi grands soient-ils, les procédés tout au moins sont condamnables.

Après dîner je bavarde avec l'étudiant en lettres. Au cours de nos conversations de fin de nuit nous n'avions jamais abordé le monde politique. A l'intérieur d'un Mess, et surtout d'un Mess portugais, des questions comme celles-là sont d'un mauvais goût dangereux et gratuit. Mais voilà, il y a l'Angola, la défense de l'Angola, le droit à la défense de l'Angola.

- Je vais devoir tuer des gens.
- Et alors? N'êtes-vous pas militaire?
- Peu-être...
- Peu-être ?
- Peu-être, oui. Je ne sais pas très bien. Ce que je sais c'est que je vais devoir tuer des gens, un de ces jours.

C'est un jeune homme de 2I-22 ans. Un radical qui n'a et pas que deux époux restent ensemble après une querelle grave. Mais il se parle maintenant comme s'il avait cent ans.

- Si vous devez tuer, capitaine Ervedosa, si vous devez tuer, essayez de n'assassiner personne.

Je me présente à Montijo. La Base est bouleversée. Le personnel court de tous côtés pour réunir le matériel nécessaire au voyage. On ne sait pas quand, ni même -officiellement- si, on part. Le commandant insiste sur le fait qu'on est en alerte.

- On verra, les gars, on verra...

De toute façon, on répartit les équipages, les avions, le matériel de toutes soretes. Le squadron 62 que je commandais par intérim n'existe pratiquement plus. Provisoirement il prend en compte le matériel qu'on écarte, ailleurs, au profit d'avions hollandais. Une partie de ce matériel, les PV-2, est déjà à Luanda, à la Base Aérienne9. Quelques-uns seront réformés et, par canibalisation (1), fourniront des pièces pour les avions d'Angola. Les six appareils restant partiront là-bas incessament. Peu-être aujourd'hui même.

Je bavarde avec mon nouveau co-pilote. C'est un gamin d'une vingtaine d'années. Sergent avec les épaulettes fraiches sur les épaules. Il a un regard clair et sympathique.

- Heure de vol ?
- Cinq cant et des poussières.
- Hum.. Avions lourds ?
- Environ cent heures sur Junker.
- Vous avez volé sur PV-2 ?
- Je n'ai pas terminé la transition, mon Capitaine.
- Donc point de vue vol aux instruments... ?
- Pas une minute.

(1) Cannibalisation/ obtenir des pièces de rechange sur des avions qui ont été réformés dans ce but.

On ne peut pas dire que ce soit brillant. Nous avons quarante heures à abattre jusqu'à Luanda, peut-être dans la foulée, et qui va avoir tout le temps l'animal sur les bras? Moi. Qu'on ne mienne pas me dire qu'ils n'ont pas eu le temps de préparer ce qui devait l'être. Les autres équipages se plaignent de la même chose..Mon navigateur est sous-lieutenant, issu de la classe des Sergents pilotes. Lui au moins est habitué à ma façon de travailler. On me destine de 4624, c'est un bon avion. Je vais jusqu'au squadron lui jeter un coup d'oeil. Le mécanicien Chef s'approche.

- Toujours la même chose! Quand la dernière heure arrive il y a une pagaille à en perdre la tête!

J'approuve en souriant et questionne :

- Le 24 ?

-

Il lève le pouce.

- Un des meilleurs. Avec radar et tout.

Ca me plaît beaucoup, ça. Le radar sera utile pour contourner les orages quand nous franchirons le front inter-tropical.

Ils viennent de couper les communications téléphoniques avec l'extérieur de la Base. Grand Breifing (1) pour le personnel mobilisé; il est donné par le Commandant lui-même.

- A l'aube vous partirez pour l'Angola. Les communications ont été coupées pour éviter les indiscrétions.

- Pourquoi ? demande quelqu'un.

- Parce que c'est seulement après l'arrivée des avions à Luanda que les Américains doivent apprendre qu'ils sont partis.

De fait les avions on fait partie de la dotation OTAN de la Base. Certes, il y a quelques mois ils ont été vendus pour une somme symbolique au gouvernement portugais, mais leur origine est tout ce qu'il y de moins facile à dissimuler. Or, actuellement, vis-àvis de tout ce qui exhale le colonialisme, la position des Etats-Unis ne souffre pas l'existence de prétextes à des attaques ou des révélations. Malgré tout, la coupure des lignes n'est pas autre chose, ne peut pas être autre chose, qu'un élément du décor parmi bien d'autres: cette mobilisation de tout le personnel de la Base sous prétexte de manoeuvres de routine, quelques jours après le putsch et les déclarations belliqueses du Dr. Salazar, même des naïfs professionnels ne peuvent y croire...

(1). Explications données aux equipages concernant l'opération qu'ils vont devoir effectuer.

L'aspect de l'homme : un noir énorme, en blue-jeans, la chemise crantée de haut en bas. Il parle un anglais traînant comme celui des gens de Louisiane ou du Mississipi. Il fait le tour de l'avion et s'arrête devant les cinq mitrailleuses de proue. Il n'en détache plus les yeux tandis que les mots coulent de sa bouche avec une ironie grinçante.

-- Vers l'Angola, Mmmm?
-- Exact. Voyage d'exercice... Manoeuvres...
-- Hmm... -il lève les doigts vers un cron- Et ça, à quoi ça sert?

Diable de question!

-- Ca sert... ça sert à l'entraînement. L'entraînement de tir.

Il reste là quelques longues secondes, hochant pesamment la tête, les yeux toujours rivés sur la proue de l'avion. Puis, sans un mot, il fait demi-tour et s'éloigne en se dandinant.

Et il faut douze heures encore aux mécanos pour terminer la réparation des batteries de l'autre avion, pour que tous on puisse enfin décoller de Robertsfield!...

+ + +

Nous atterrissons à Luanda au milieu de l'après-midi du 2I avril I96I. On nous envoie comme d'habitude parquer sur l'aire de stationnement civile. Mais ce qui n'est pas habituel, c'est le mouvement affolé qui règne. Des avions de tous gabarit roulent, lancent les moteurs, se croisent sur les "taxi-ways"(1) comme sur une route, stoppent à grands coups de freins brusques, impérieux, hâtifs, sont instantanément entourés d'automobiles, d'ambulances, d'élevateurs, et même de camionettes; les appareils qui arrivent déversent, vomissent littéralement la charge humaine qu'ils portent. Au milieu de toute cette confusion des mécaniciens qui en perdent la tête examinent chaque appareil, et chaque appareil -avec un nouvel équipage, ou bien avec le même- remet les moteurs en marche, roule à corps perdu et finit par décoller cap au Nord. Cap au Congo angolais.

---

(1) Voies de roulement donnant accès aux pistes d'aérodromes.

Bouche bée, m'acheminant vers la salle des opérations de l'aérodrome, je contemple une partie de cette marée humaine traînant derrière elle des paquets et des gosses; tous ces gens ont le même regard injecté de panique et d'épuisement. C'est l'avalanche de terreur. La marée mourante des colons qui ont tout abandonné derrière eux, et réussi à échapper à la zone révoltée. Parmi les réfugiés, circulent des individus aux gestes emphatiques arborant d'épaisses barbes, les yeux incendiés, couverts de poussière route, pistolet à la hanche, donnant un coup de main ici et là. Ils s'interpellent en criant, comme s'ils étaient là pour contrôler l'écoulement -le pas, le trot, le galop de l'écoulement- des groupes débarqués. L'un d'eux, s'agitant avec une espèce d'euphorie débridée me bouscule. Le visage qu'il tourne vers moi s'est fait menaçant, mais il s'ouvre tout aussitôt en un large sourire.

-- Oh! excusez-moi, mon capitaine !

Il me prend l'épaule avec une sorte de fièvre. --"A prendre en compte ces déshérités on ne sait plus où on met les pieds!"

Ses yeux étincellent de haine à nouveau, sa main me blesse. --"Tuez-moi tous ces fils de pute! Tuez-les tous! Qu'il n'en reste pas un!"

Les"fils de pute" ce sont les quelques cinq-cent mille noirs du nord de l'Angola. C'est toute la population noire de la zone.

Une "station" nous prend à l'aéroport. Elle file sur l'autoroute et après quelques minutes nous dépose à la porte du Commandement de la Région Aérienne. Je me présente au chef d'Etat-Major. Il a une mine épuisée.

-- Soyez le bienvenu, Ervedosa.

-- Merci, mon colonel.

-- Vous resterez ici donner un coupe de main à Madeira, au Service Opérations. Vous volerez avec le Squadron 9I puisque c'est là que resteront les PV-2.

-- Très bien, mon colonel. Et mon équipage? Logement et caetera...?

-- Les officiers restent ici. Les sergents et caporaux sont inscrits au rôle de la Base. Question logement, les officiers se débrouillent. Le reste du personnel va au Mess des sergents. D'autres questions?

-- Seulement une, mon colonel. L'argent. Nous arrivons de Lisboa sans un sou de frais de mission.

Signez un Bon d'Avance collectif pour le chef de la Comptabilité. Rien d'autre ?

-- Rien d'autre.

-- Bien. Alors venez vous présenter au Commandant.

C'est la porte à côté.

-- Vous permettez, mon général ?

-- Entrez.

Il est à son secrétaire et lève une tête ou les yeux gris, inexpressifs, la fine moustache parfaitement symétrique contredisent l'accueil des cheveux gris rejetés en arrière et le visage auquel la fatigue imprime un certain charme. Il me sourit.

-- 'Fait un bon voyage, Ervedosa ?

-- Raisonnable, mon général. Vous savez certainement déjà qu'un des appareils est resté enpanne à Sao Tomé?

Il acquiesce de la tête.

-- Il faut le faire venir de toute urgence. Vous êtes aussi indispensable ici que le pain à la bouche. Le personnel est exténué. Le chef d'Etat Major vous a certainement déjà appris ce que vous alliez faire, non ?

-- En effet, mon général.

-- Je n'ai donc plus rien à vous souhaiter qu'un bon travail.

-- Merci, mon général.

Nous sortons. Je salue le chef d'Etat-Major et me rend à la salle des opérations. Au fond, je reconnais, courbée sur la table de travail, la calvitie du capitaine Madeira.

-- Salut !

Il lève les yeux et vient à moi bras ouverts en balançant son corps trapu et dynamique.

-- Ah te voilà, fiston! Foutre! ce n'est pas le travail qui manque ici!

Il essaye d'entrer d'emblée dans les explications, les numéros, les dates, les voies tracées, mais je l'arrête d'un geste et m'écroule sur le canapé.

-- Pouce! J'ai quarante heures de vol sur les pattes. Ajoute beaucoup de sommeil et beaucoup de saleté. Je te demande deux informations seulemen où est la comptabilité? où puis-je trouver un logement?

-- Pour la comptabilité tu sors par la porte vitrée c'est le brueau au fond à droite. Quant au logement, avec la marée de réfugiés ça va être difficile. Peut-être trouveras-tu une pension dans la Ville-Basse. Sûr -sûr le "Continental"... Mais c'est le plus cher sur la place...

-- Bon. On verra... Je reviens demain après-midi, tu me raconteras ton histoire O.K. ?

-- O.J. Va dormir.

Dans une enveloppe, quinze jours de frais de mission. Je salue mon équipag

-- Où allons-nous, mon capitaine? questionne le chaffeur de la "Station".

La fatigue est mauvaise conseillère. Et je suis moulu de fatigue.

-- Oooh... Au "Continental"!

Dans mes oreilles, le zonzonnement des moteurs de l'avion. Au passage coup d'oeil à la rue. Klaxons. Mêmes gens qu'autrefois. Finalement tout n'est pas sans desus-dessous comme je le pensais. Près du Consulat américain je remarque trois fourgons cellulaires alignés en face du siège de la PIDE (1) Personne sur le trottoir. Mais à la porte de l'édifice, un agent en uniforme, mitraillette sous le bras. Il a le regard routinier, lassé qu'on a après un demi tour de garde. Au moment où ma voiture passe, l'agent crache discrètement sous un fourgon. Il est un peu plus de cinq heures de l'après-midi. J'exhale une odeur de sueur sèche et fraîche mêlées.

On me loue une chambre donnant sur la rampe de la forteresse. Air condition né. Lit de plume. Toilet e privée. Douche froide, tiède plutôt, une demi-heure durant. C'est ma pose à moi. Je fais monter un whisky plein d'eau et de glace et, couché nu sur le lit, je le bois en examinant les cadres des gravures fin de siècle sur les murs qui m'entourent. Peut-être je dînerai. Peut-être pas. Que le whisky soit long à boire! Que le sommeil soit long à dormir! Peut-être qu'à la longue j'apprécierai les cadres de ma chambre. J'ai tout le temps pour revoir Luanda. Et pour bavarder avec les hommes et les rues.

+ + +

(1) Police internationale et de Defense de l'Etat, sigle dissimulant derrière lequel se dissimule la police politique du régime

A dix heures du soir, je me lève et descends à la boîte de nuit de l'hôtel. Il y a un trio espagnol qui joue la musique de danse. Un garçon m'apporte un Dry Martini très sec. Je le reconnais, il était à l'Hôtel Ambassadeur de Lisboa.

-- Tiens, tiens! Vous ici!

-- Oui, c'est moi, mon capitaine. Je viens faire mon "temps de service" moi aussi.

-- Je vois. Dites-moi, que s'est-il passé par ici?

Il ouvre les deux bras, réticent.

-- Beaucoup de confusion. Mais maintenant les troupes vont arriver et espérons que tout rentrera dans l'ordre.

-- Certainement, certainement.

Il me désigne un homme mince, assis au bar.

-- Ce type-là, c'est le vice-consul américain. L'autre jour on lui a jeté sa voiture dans la baie. On disait que c'étaient eux qui avaient fourni des armes aux terroristes. Qu'ils parlaient pour eux, à l'O.N.U. Maintenant il vient ici tous les jours se saouler et provoquer les gens.

De fait, l'homme est en train d'importuner un officier de marine de ma connaissance. Ca a tout l'air de vouloir passer aux voies de fait. Je m'approche.

-- Vous êtes tous un tas de fascistes -- et le vice-consul jette un menton accusateur vers l'officier de marine.

-- Vous, encore un peu et vous allez récolter un coup!

Je prends le jeune homme -qui semble, lui aussi, avoir bu sa part- et essaye de l'éloigner.

-- Laissez-le. Vous ne voyez pas qu'il est saoul?

L'officier lève un doigt et jette pour la postérité :

-- C'est dans le jeu et le vin qu'on voit de quoi un homme est fait!

-- Très bien. Vous avez donc vu comment cet homme-ci est fait. Maintenant laissez-le parler aux marins et cuver son vin.

Comme il fallait s'y attendre l'américain me touche l'épaule.

-- You knew you were all a damn bunch o'fascists? (1)

-- Look, american, go home! Go home, and don't bother us!(2)

L'homme me regarde stupéfait. Il prend son verre de Bourbon et le vide. Il paraît réfléchir. Du fond de sa mémoire chancelante, la réponse décisive doit avoir émergé. Il fronce les sourcils, met la main sur mon épaule et d'un ton mi-confidentiel, mi-accusateur :

-- I know who you are. You're one of those troubemaker communistes from Torino! (3)

Stupéfait, je regarde l'officier de marine, puis nous éclatons de rire.

+ + +

Je me lève tôt, enfile une chemise et un pantalon et, après un copieux petit déjeuner au restaurant de l'hôtel, pars vers la Ville Basse. Un petit vendeur noir de journaux me vend la "Provincia de Angola". Des titres assez discrets, des annonces. J'ai la sensation de choses de tous les jours, comme ça, à première vue. Arrivé au "Pôlo Norte", je commande une bière. Alors seulement, et pour la première fois, je remarque dans les yeux des rares passants noirs une nuance craintive, fugitive. A côté de moi s'est assis un type qui arbore deux semaines de barbe. Il lève un bras velu et fait signe à une "pick-up" bleue qui vire au coin de la rue dans un crissement de pneus. De la cabine son ami lui répond; il sort la tête et laisse voir un pistolet mitrailleur appuyé au dossier.

-- Combien en as-tu descendu aujourd'hui, Fernando?

-- Allez vous faire voir, p'tit Père Manuel, lui crie le chauffeur en riant.

L'homme prend son verre, le porte à une bouche qu'il vient de remplir de cacahuettes. La bière dégoûline de ses lèvres et s'accroche aux poils de la barbe.

-- Vous êtes de Uige ?

-- De Quitexe, me, répond-il. J'y retournerai demain à la première heure avec celui-là.

---

(1)"Vous le saviez, vous, que vous êtes tous une fichue bande de fascistes"
(2)"Ecoute, l'Américain, rentre chez toi. Rentre chez toi et nenous ennuie pas!"
(3)"Vous, je sais qui vous êtes. Vous êtes un de ces provocateurs communistes de Turin!"

-- Des histoires aussi, par là ?

-- Que oui! Mais là-bas on s'en occupe.

-- Je suis aviateur, arrivé de Lisboa, hier. On nous a montré des photos du diable, làbas.

-- Ça m'étonne. Ces fils de pute. Le chef de poste d'Ucua je l'ai vu coupé en morceaux. Le pire c'est que ce con s'est laissé tuer sans avoir brisé sa mitraillette sur une pierre. Ils l'ont prise. Une arme de plus pour tuer des blancs. Comme s'ils n'en avaient déjà pas assez! Et si vous voyez comme ils meurent, les chiens! Ils vous courent droit dessus, les yeux exorbités, en hurlant : "Lumumba! Lumumba!" Exactement comme s'ils avaient sept vies dans le corps. Comme les chats. Il y en a un qui est tombé à mes pieds alors que j'avais vidé mon chargeur sur lui. Balle par balle. Et toutes dans la bouche. Vous pouvez m'en croire. C'est invraisemblable! Ils paraissent bien musclés, puis, tout d'un coup...Mais ils seront pulvérisés. Ils ne savent pas à qui ils ont affaire... Vous auriez dû voir cette fazenda où je suis allé, près de la route d'Uige. Ils n'ont même pas épargné les leurs. Ils n'ont même pas épargné les maisons. C'est le diable en folie qui est passé par là. Une femme avait un bambou enfilé dans un vagin, et il lui sortait par la bouche! C'est à leur arracher les yeux avec les doigts!.. Savez-vous qu'un fazendeiro se promène par là, seul, dans la forêt? Ils ont massacré toute sa famille. Il est devenu fou. Celui-là il ne les lâchera que mort.

Je commande deux autres bières. Mon voisin ne me regarde pas. Il parle, parle, d'une voix égale, d'une voix chantante et sourde à la fois, entrecoupant son monologue pour esquisser le geste de lever le chope vide à ses lèvres.

-- On a amené des avions.

Son visage s'illumine.

-- Ceux de la Force Aérienne se sont bien comportés. Beaucoup de gens du Nord doivent la vie à vos collègeus.

Je le remercie presque. Des gens vivent grâce à nous...

-- A Quitexe?

-- A Quitexe, à Damba, Negage, Ucua, Maquela, 31 de Janeiro, Quimbele. Qu'est ce que je sais? partout dans le Nord.

Des gens. Beaucoup de gens. Combien? Même un seul... tout dépend... Madeira dit que le travail ne s'interrompt pas. Tout cela peut-être s'arrangera. Peut-être que la folie, la haine, la mort sortiront de la tête et du cœur des gens. Du coeur surtout. On va bouche close, dents soudées, sans savoir, sans vouloir savoir qu'on se comprend en se regardant les uns les autres, qu'il y a des paroles et des gestes pour expliquer, demander, dire que oui, parce qu'il y a toujours un oui possible, un oui acceptable quand on veut accepter.

Combien de gens ?

Je dis adieu à l'homme et je m'en vais. Je m'en vais baigner mes yeux dans la plaine de la Baie, je m'en vais caresser le tronc velouté d'un palmier de l'avenue. Là-bas, au fond du port, il y a des cargos à quai et d'autres cargos tout près qui attendent leur tour, ancrés, crachant un reste de voyage. Ils apportent du matériel de guerre. Je le sais. Mais la courbe du Front de Mer altère ma vision, assoupli les lignes tranchées, joue avec les couleurs. Je peux encore penser. Attendre. Faire deux pas lents sur le troittoire sans piétiner la basalte incrustée en motifs. Sur les quais ils peuvent très vien décharger des tracteurs et des moissonneuses. Sur les quais il est bien possible que les gens s'accordent au rythme de Luanda. Sur les quais c'est peut-être demain, déjà. Qui sait ?

Combien de gens? Beaucoup - tous les gens, certainement!

+ + +

Dans l'après-midi, je rends visite à Madeira.

Le Commandant de la IIème Région Aérienne est installé là où se trouvait auparavant le Commandant Militaire de l'Angola. C'est aux abords de l'Hôpital Municpal, contre un jardin en pente, à l'extrémité d'une avenue bordée de bungalows de bois. Rappel de l'époque coloniale d'avant-guerre. La rue s'est créée avant le "boom" du café. Si on y plantait les gratte-ciel de la Ville Basse, je crois bien que toute la poésie des jardins à demi sauvages croissent à protée du passant, entre une file d'attente pour l'autobus et le travail routinier de la section mécanographique d'une société exportatrice des richesses angolaises, je crois bien que l'appel de la nature -victorieux même en cet endroit-ci- cette poésie, cet appel, disparaîtraient. C'est cela, Luanda. C'est la terre du tout et du rien. Des courbes contradictoires. Du sensualisme irrésistible. Cette ville, c'est tout cela planté à fleur d'eau.

Presque trois heures. Le capitaine Madeira est penché sur sa table de travail, inscrivant des points, des signes, des numéros, des lettres sur sa carte d'opérations.

- Salut !

- Salut ! Je suis en train de noter les résultats de vols de la matinée. Ca donne un bon paquet de renseignements. Nous avons encore beaucoup de zones assiégées.

- Vous travaillez avec les militaires et les marins ?

- Plus ou moins. Nous travaillons avec ceux qui peuvent nous donner un coup de main. A Quimbele, par exemple, nous travaillons avec les gens assiégés. Nous allons là-bas presque quotidiennement, attaquer des concentrations de terroristes, larguer des armes, des munitions, des approvisionnements, des médicaments. L'autre jour on a atterri dans la grande rue avec un DO-27. C'est Mascarenhas, de Negage, qui a réussi cela. Bon travail. Il a emmené deux blessés à Luanda.

- Et ici, au Commandement, quelle est la méthode de travail ?

- Jusqu'à présent chacun s'est débrouillé comme il pouvait. Nous réunissons le matériel d'information, les disponibilités de la Base Aérienne 9 et du Negage et nous planifions les missions pour le lendemain. Nous appelons cela le "thé de cinq heures". Un capitaine d'infanterie représentant le Commandement Militaire apporte les demandes de transport, de liaison, d'appui de feu pour ses gens. Le CEM (1) expose au Général comment va le travail et on prend les décision qui s'imposent.

- Pour le lendemain?!

- On ne fait jamais ce qui a été décidé pour le lendemain, c'est évident. Tu verras que la plupart des missions surgissent inopinément et alors ou bien on les exécute rapidement ou bien ça n'en vaut déjà plus la peine.

- Dans ce cas il y a ici un Officier en permanence pour les services urgents ?

- Exactement. C'est moi le plus souvent. Mais je vais avoir à me libérer de ça, maintenant. Et essayer de faire quelques heures de vol.

Dans un coin, trois téléphones. L'un branché sur le réseau général, un autre relié directement au service des opérations de la Base Aérienne 9, et le troisième direct avec le Commandement Militaire, tout à côté. Un sergent contrôleur assiste l'officier des opérations, rédige les ordres de routine, répond au téléphone, annonte les informations émanant de la Base. Une secrétaire exécute toutes les expéditions. A voir la façon dont elle s'y prend elle semble posséder la formation spécialisée de secrétariat militaire. Des gens entrent et sortent. Peut-être trop facilement. En attendant d'être archivés des documents traînent ici et là.

-- Comment t'y retrouves-tu dans cette pagaille?

-- Je ne m'y retrouve pas. J'essaye d'oublier -il hausse les épaules- Je suis pilote, jeune homme. Mon cul s'est usé sur les sièges de pilotage. Ces fauteuils-ci ne me plaisent pas. Enfin, tu es arrivé! Tu es arrivé!

Les participants au "thé de cinq heures" commencent à arriver. En premier le capitaine d'infanterie qui assure notre liaison avec les opérations de l'armée de terre.

-- Salut, les gars! J'ai une pile de demandes avec moi.

C'est vrai. Surtout des demandes de transport de matériel pour les unités éloignées. Mais aussi des appels d'appui de feu éparpillés dans les zones troublées.

-- Je me demande si j'ai des avions pour tout cela. Il faut voir les missions que le CHM et Neto apporteront.

-- Ne truquez pas les cartes.

Sur le champ il se met à rédiger les demandes de missions sur d'énormes imprimés où toutes les informations intéressant les exécutants sont détaillées: charges à transporter, destinations, heures, fréquences de travail radio, unités avec lesquelles il faudra entrer en contact.

Le Chef d'Etat-Major est entré et regarde par-dessus l'épaule du capitaine d'infanterie. L'autre s'aperçoit seulement alors de sa présence.

-- Bonsoir, mon colonel.

-- Bonsoir, et ces opérations?

-- On va voir si on tient jusqu'à l'arrivée des renforts de Lisboa. On va voir.

-- Tenir. Tenir... Notre service de Matériel dit qu'il n'en peut plus. Au rythme actuel on crève le potentiel des avions. Et on se retrouve les mains vides. Savez-vous seulement que nos pilotes ont souvent exécutés trois missions par jour? Si ça continue...

Un papier à la main, Madeira l'interromp.

-- D'Ucua, mon colonel. Ils sont assiégés. Demandent un appareil pour disperser les terroristes. Ils disent qu'ils sont plus de quatre cents aux alentours.

-- Faites voir ?

Madeira lui tend le papier. Mais tout avait été dit. Voilà précisément une mission inattendue.

-- C'est d'accord. Neto va arriver. Passez-lui la demande. Dites-lui que c'est urgent.

Dix minutes après arrive le lieutenant-colonel Neto qui fait fonction de Commandant du Groupe Opérationnel de la Base Aérienne 9. Il consulte le papier que lui tend le capitaine Madeira puis sa montre, et va droit au téléphone nous reliant à la Base.

-- Les opérations? Passez-moi l'officier de service... Allo? L'officier de service? Colonel Neto à l'appareil... Faites-moi préparer un PV-2. Avec napalm et rockets... D'ici... d'ici... une demi heure. Plus co-pilote, radio et mécano.

C'est une mission inopinée. Bon moment pour voir comment ça se passe ici.

-- Si vous le permettez, mon colonel, je suis votre co-pilote.

-- D'accord. Nous allons liquider les affaires et nous filerons à la Base.

La réunion se termine sans histoire. Tout le monde pense à Ucua, à deux cents kilomètres d'ici. On liquide les demandes routinières qui subissent des réductions elles aussis routinières. Le général nous demande des renseignements détaillés sur l'opération puis nous sortons. Il y a vingt minutes que Neto a appelé la Base.

-- Les seuls qui soient intéressantes parmi les missions d'appui ce sont celles qui surviennent comme cela, sans qu'on s'y attende.

Au volant de la Volswagen roulant vers l'aéroport, le lieutenant-colonel Neto me montre des mains carrées, soudées au volants; son attitude courvée et dure évoque la prise d'un boule-dogue.

Cinq minutes plus tard nous entrons sur l'aire de stationnement des PV-2 située à proximité des limites sud de la piste. Un petit élévateur accroche un objet métallique de forme ellipsoïde sous l'aile d'un appareil.

Le napalm.

+ + +

Le mécanicien d'armement est posté à l'entrée de piste. Je lui montre la douille de contact du mécanisme d'allumage des rockets que j'ai sous la main. En quelques secondes il a connecté les câbles électriques à l'arrière des projectiles. Les projectiles : huit choses énormes, garnies d'ailettes minuscules et agressives, huit choses qui transportent des têtes explosives de même calibre que les grenades pour pièces d'artillerie de 120 millimètres. L'avion se remet en branle, s'arrête une dernière fois, penché sur la piste.

- Luanda, Pantera, prêt à décoller.
- Vent zéro-trois-zéro. Douze noeuds. autorisé à décoller, Pantera.
- Pantera, bien compris.

Dernier coup d'oeil aux instruments. Je lève un pouce pour le commandant de bord.

La main pousse lentement les deux manettes de gaz, le grondement des moteurs s'accroît, et s'accroît la profonde sensation d'euphorie que procure l'accélération têtue, l'impression de force énorme et calme, constante et qu'on dirait capable de grandir, grandir, grandir sans limites. D'abord, l'avion roule doucement, essaye de se tordre vers la droite, se met à courir presqu'aussitôt avec des petits sauts. Il tremble et gémit, le corps maladroit. Des pales des hélices s'écoulent des filets de fumée bleuâtre, ténue : huile brûlée par les 2.700 rotations à la minute des moteurs. La main s'est avancée lentement, continuellement, impérativement, a porté le hurlement des échappements à son point extrême. L'autre main tient le volant, oblige l'avion à rester au sol alors qu'il veut déjà l'abandonner.

Cent-cinq noeud au badin

- V 2!(1)

Alors, de la pointe des doigts, le volant est lentement ramené en arrière. les sauts prennent fin. Train rentré! Seize tonnes d'hommes, de fer et de morts s'envolent. Direction : Ucua.

---

(1) Badin : anémomètre ou indicateur de vitesse; "V 2" : vitesse à partir de laquelle un plurimoteur peut voler en sécurité avec un des moteurs arrêté.

De part et d'autre du chemin, illuminant le crépuscule, deux orages de fin de saison de pluie. Nous croisons le ruban de la route des Mabubas vers Ucus il est illuminé par la lune et apparaît tranchant sur la forêt qui l'encadre. Le commandant de bord pointe par l'avant. J'essaye de voir le point indiqué par son geste. Oui, là, au fond de la nuit, une petite lumière qui croît et décroît irrégulièrement.

-- Essayez de les contacter.

Je demande au radio de me sélectionner la fréquence de terre. Quelques secondes d'attente. Le gars réapparaît et me fait signe de la tête. Je prends le microphone.

-- Ucus, Ucus. Force Aérienne Pantera appelle, Force Aérienne Pantera appelle ! J'écoute !

Je presse les écouteurs contre mes oreilles. La friture provoquée par les orages proches envahit la fréquence d'onde courte et me remplit la tête. J'attends un peu. Rien. Je répète l'appel. Rien. Je regarde le commandant de bord et baisse le pouce. Sur son ordre je prends l'appareil en main, lui s'empare du micro. Il dit quelque chose. Attendé, le front crispé. Il parle encore et, finalement, laisse tomber le micro et reprend les commandes de l'avion.

-- On va éclairer ça au napalm. Préparez le n° 1.

Deux interrupteurs en bas. Des lumières rouges s'allument sur le panneau d'armement.

-- Bidon n° 1 prêt!

Hors le village, tout est zone ennemie, nous a-t-on dit. Il suffit donc de ne pas toucher le village. L'appareil glisse sur l'aile gauche et pique droit aux limites des lumières au sol.

Brutalement, d'une façon entièrement nouvelle pour moi -habitué à traiter le PV-2 avec la douceur et le cérémonial qu'on dispense en bonne règle aux avions lourds- ce monstre se cabre en même temps que s'éteignent les lumières indicatrices de la bombe armée et accrochée à l'aile. Je crie :

-- Bidon n°1, out! et, immédiatement après, je pressens une grande lueur derrière moi. Le Bidon a explosé.

-- Préparez le n° 2!

L'avion grimpe et vire comme un chasseur. Je consulte le badin mi-euphorique mi-craintif. L'idée me vient que jamais personne n'a donné au lieutenant-colonel Neto d'instruction régulière sur PV-2, et je reste prêt à récupérer une éventuelle perte de vitesse. Mais non. Incroyablement le PV monte et hurle sans paraître se lasser. Et pique à nouveau. Sur la flamme de la première bombe, cette fois. Le deuxième Bidon est largué. On grimpe à nouveau en virage serré, jeune, élastique, facile. Qu'est-ce que c'est pour une machine?! Qu'est-ce que c'est ça pour un vol?

Quelque chose de fort et de chaud accroche mes nerfs, efface mes anciens réflexes, les concepts imprimés à force de routine. Se renverser en pleine nuit, entre deux orages, rockets qui fusent et donnent envie de rire, d'applaudir comme au spectacle de la gaie victoire d'un artificier de la Saint Jean. Puis le frisson de désapointement parce que le 3, le 5 et le 7 ont raté parce que le 5 et le 7 n'ont pas fait ce trou fulgurant en perçant l'obscurité. Puis l'odeur de la poudre brûlée sur la trajectoire des cinq mitrailleuses de proue. Puis le silence désapointé, l'insatisfaction parceque tout cela prend fin sans transition.

Derrière nous, les orages. Le ciel strié. Le ciel noir. La fête trop vite terminée.

En face, les instruments, températures des deux moteurs. Un de chaque côté. La ville au loin. Les messages. La tour. Les messages. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit -- Je répète : huit vérifications. Comme sur la liste. Le même pouce levé de la même façon. Une, une autre roue touche le sol. Les moteurs, doucement. La sueur, doucement. Les mains, doucement. L'avion, doucement.

L'avion stoppé.
Les moteurs stoppés
La sueur, sèche.

D'Ucua, ils disent que, dans la matinée suivante, ils ont dénombré, morts, cent, deux-cents trois-cents. Ils disent que c'est bien comme ça, merci. Qu'il était temps. Que les vingt-quatre ou vingt-cinq blancs sont vivants. Que les vingt-quatre ou vingt-cinq blancs d'Ucua sont vivants grâce à nous. C'est ce qu'ils disent d'Ucua, dans la matinée suivante.

+++

Le centre d'activité de la Base Aérienne 9 c'est le 9x Squadron 9I. Tout le matériel de l'unité est groupé dans deux hangars préfabriqués. Quatre tables beaucoup de chaises. Dans un coin, le réfrigérateur bourré de Coca-Cola et de bière. La bière c'est pour après les vols. Les cartes au cent millième du Nord de l'Angola sont attachées à des grands panneaux de carton gris comprimé. Le tracé de la plupart des zones est d'une précision douteuse. Mais, penses-tu! on vole avec ça. Et même avec les cartes de l'automobile-club de Luanda.

A sept heures, le lieutenant-colonel Neto entre dans la salle du Squadron. Il apporte le syllabus des missions commandées par l'Etat-Major de la Région Aérienne. Il les apporte comme ça. Comme point de départ. Vu les circonstances, tout est élastique.

-- La fiche d'état du matériel ?

Les commandants des squadrons 9I et 92 (1) présentent les feuilles de piste.

-- Equipages?

Les mêmes qu'hier. Et qu'avant-hier. Plus les nouveaux. Les débarqués de Lisbonne. Qu'on respire un peu, foutre! On commence à répartir le travail. Quatre missions de patrouille pour Quimbele, Maquela, Tomboco et les abords de la Pedra Verde, à côté d'Ucua.

-- N'oubliez pas : les populations aimes portent un ruban blanc autour du front. La patrouille de Quimbele jettera un coup d'oeil à Santo Cruz de Macolo et attaquera deux villages situés après la falaise, à côté du fleuve. Ici.

Santa Cruz de Macocola, c'est un petit village; pour le trouver il faut accrocher la route et s'y tenir sans jamais la perdre de vue. De là au point indiqué par le commandant du groupe opérationnel, il y a quelques huit mille... et le "fleuve" a toute l'apparence d'être un ruisseau. Malgré le chef de patrouille - il y aura deux appareils- hoche la tête d'un air entendu.

---

(1) le 92 est le squadron de transport de la Base Aérienne9, il est équipé de bimoteur français "NORD ATLAS".

-- Comment allez-vous trouver ça?

-- Tu le découvriras par toi-même, me répond-il. C'est l'estrado-dromie (2).

-- La quoi ?

Il hausse les épaules et sourit. Au tableau noir, l'homme de la météo écrit les renseignements habituels. Ciel clair dans la matinée. Orages probables l'après-midi, et surtout aux approches de la nuit.

Sont présents quatre ou cinq commandants de bord. Quatre ou cinq parce qu'en une seule demi-heure un homme tombe malade, délire, se brise, se reprend. C'est ainsi depuis que "ça" a commencé. Pour les co-pilotes c'est pis encore, eux font un peu de tout. Ils prennent les PV-2 souvent dans savoir très bien de quelle espèce d'avion il s'agit; avec ces avions-là ils sont vite de retour, parce que les PV-2 vont vite et reviennent vite, les PV-2 tiennent en l'air un nombre respectable d'heures, alors au retour, le travail de la journée est pour eux terminé. Les copilotes prennent également en main les DO-27 (avion ambulance)et les T-6 (appui tactique); et lorsqu'ils atterrissent ils vont toujours voir s'il n'y a pas quelque chose qui les attend. Et c'est "oui", presque toujours. Et ils repartent dans la demi-heure vers où le diable seul le sait. Ils repartent : emmener des blessés, porter du courrier, promener l'observateur de l'armée qui recherche un peloton égaré... Ce sont le plus fréquemment des sergents-pilotes ou de jeunes officiers de réserve. Presque tous ont laissé croître leur barbe simplement parce qu'ils ne s'en sont pas rendu compte. Ils se lavent peu, alors leur visage se couvre d'une espèce de fond de teint appliqué semble-t-il par quelque maquilleur pressé. Mais il ne s'agit pas de fond de teint. Personne n'a pensé que la pâleur rend mal, en photographie, non Monsieur. Personne n'a pensé à rien. Sauf à ceci : les avions ne voelent pas sans pilotes. Le reste c'est de la poussière et de la sueur. Et l'Angola en train de planter ses griffes en eux, en train de leur dévorer une peau qu'ils ne sentent déjà plus...

-- Ceux du 92 sont plus à l'aise.

-- Ne croyez pas ça. Personne ici n'est à laise, mon capitaine. Ceux du 92 ont une liste de chargement longue comme ça! Demandez au capitaine Madeira qui vole avec eux.

-- Tout de même. Ils ne changent pas d'avion.Vous, vous prenez tout.

---

(2) Littéralement "routodromie". Utilisant les routes terrestres pour la navigation aérienne, les pilotes surnomaient cette pratique "routodromie" par dérision pour les termes orthodromie et loxodromie de la navigation au long

-- Ne croyez pas ça. Les gars ne font plus de différence. Notez que, maintenant ça va mieux. On faisait deux à trois missions par jour, au début.

Trois fois trois, neuf. Trois fois quatre, douze. Trois fois cinq, quinze. Piloter quinze heures par jour de n'est plus piloter. C'est dormir aux commandes. Et se casser la gueule au premier piqué sur l'objectif.

+ + +

Simultanément on doit arriver à cinq endroits différents. D'ici une demi-heure. D'ici Vingt-cinq minutes, ~~peut-être~~ peut-être. On l'a fait dire du Commandement Militaire. Voyez si vous pouvez donner un coup de main à ces gens. Ils nous saturent les fréquences. Ils ne cessent pas de réclamer de l'aide. On le fait dire du Commandement Militaire. La Région Aérienne fait alors sauter trois ou quatre minutes. Et continue à demander cinq appareils au squadron. Par téléphone. Au squadron de choisir les indicatifs d'appel. De charger l'avion comme il entend. De choisir la route. C'est égal. Mais ils doivent être cinq. Mais il n'y a que quatre appareils parés au décollage, équipés de napalm et de mitrailleuses. Mais il y a trois ou quatre équipages. Parce que Cardoso est rentré avec une crampe musculaire qui bloque son poignet et ses bras. Oh! Manuel! Vous chargez le 26 dès qu'il arrive? Combien de temps vous faut-pour ça? Il faut trop de temps à Manuel. Chaque seconde est de trop. Et pour le n° 5... Foutre et merde! Pour le n° 5 : Cardoso. Il n'a qu'à bander son poignet. Il n'a qu'à s'arranger comme il peut. C'est Cardoso qui ira, évidemment. Dis à la Région que tous les appareils partiront. Dis-leur que d'ici un quart d'heure on aura quatre avions en l'air. Le cinquième partira d'ici une demi-heure. Qu'ils disent aux hommes qu'on arrive.

Cardoso a accompli la mission. Il descend de l'avion en ouvrant et fermant la main. Il semble que la douleur a passé un peu. Il prend son parachute de la main gauche, vient s'asseoir à la table et dicte son rapport, parce que écrire il n'y arrive pas bien maintenant.

-- Nous sommmes arrivés à 1634. Nous avons fait un tour du village. Rien d'anormal de ce côté. Comme d'habitude, silence complet de la radio au sol. Bien. Nous nous sommes alors décidés à faire un tour aux environs. A quelques trois kilomètres du village nous les avons vus formés. Ils marchaient sur la route. Il y avait peut-être deux Compagnies. Nous avons piqué dessus. Personne n'a sauté de la route. Ils ne nous regardaient même pas. J'ai largué mes deux bidons. Ils y sont restés presque tous. Je suis revenu au village. Tout semblait toujours normal. A mon avis, il ne se passera plus rien aujourd'hui.

Personne n'a répondu.

Non, tous comptes faits, je ne suis pas de l'avis de Cardoso. S'ils n'ont pas quitté la route alors qu'il voyaient l'avion qui allait les asperger de napalm, c'est parce qu'ils sont très capables de revenir aujourd hui. Ils sont capables de revenir maintenant. Ils peuvent y être à cet instant même. Tout dépend s'il y en a d'autres dans les environs ou pas. Non, je ne suis pas d'accord avec Cardoso. Celui qui attaque de cette manière, attaque toujours. Attaque sans regarder s'il est seul. Attaque sans se soucier du comment.

+ + +

-- Ca a éclaté partout en même temps. Personne ne s'attendait à ce que ce soit comme ça. On s'attendait à des cas isolés. Un mouvement ou l'autre. Parce qu'il y a quelques jours à peine, ils ne pouvaient même pas se sentir les uns les autres. Tu sais ce que c'est les tribus et toute cette merde. C'est ainsi que les fazendas avaient les personnel complet pour le café.

-- Je sais. A Lisboa on est resté bouche bée.

-- Puis ça a été une criaillerie au point qu'on ne s'entendait plus. Mais voilà; le I6 plus de deux mille colons sont morts. Et pas de la meilleure des façons tu peux me croire.

-- On a vu des photos, à Pedrouços.

-- Rien dutout. Nous, ici, ona senti l'odeur de la chair grillé. Et on a entendu les récits des rescapés. C'était à en avoir les cheveux dressés sur la tête. Ils attaquaient en hordes, bourrés d'alcool ou de stupéfacient, (stupéfiants) hurlant : "Lumumba! Lumumba!" Ils brisaient tout ce qui se trouvait sur leur passage. Choses, animaux, gens. Quand on braquait les mitraillettes ils continuaient à courir, à hurler et à casser tout. Même lorsqu'ils étaient déjà criblés de balles. Ils portaient sur eux de petits morceaux de bois croyant qu'avec ça les balles du blanc se transofrmeraient en eau au moment du contact. A en avoir les cheveux dressés sur la tête.

-- A Lisboa on savait les choses par bribes. Sans liaison entre elles. Mais, du I6 mars jusqu'au jour du départ de Montijo, on attendait quelque chose. Dans un sens ou dans un autre.

-- Et ils ne faisaient rien. Et les gens ici étaient en rage. Chaque jour arrivaient des gens du nord. On travaillait comme des fous pour sauver ceux qui étaient restés sur place. On se payait le luxe de dormir une heure par-ci par-là. Mais on était les hommes en uniforme.On était l'autorité. On était les responsables de Lisboa, de ce qu'ils voulaient ou ne voulaient pas faire à Lisboa. Etle napalm. Tu connais "L'histoiredu napalm ?"...

-- ...

-- Nous avions quatre ou cinq avions. Avec ça il fallait arriver de tous les côtés à la fois. C'était évidemment impossible de détruire ces énormes concentrations à la mitrailleuse ou même à la bombe anti-personnel. Ça pouvait aider mais c'était insuffisant. Pourtant le napalm existait. Containers, produits, détonateurs, tout. Du matériel venu en droite ligne de Montijo et d'Ota. Mais qui allait décider de ~~xxxxxxxxxxx~~ l'utiliser? Tais-toi! le napalm a été condamné par les Nations-Unies. Le napalm appartenait aux américains et les américains ne voulaient pas. Nous montions jusqu'au Général. Le Général faisait deux pas en avant, deux pas en arrière. Les étoiles pèsent lourd. Tu sais ce que c'est. Et ainsi jusqu'au jour où on lui a dit très clairement que les gars ne marchaient plus. C'était tout ou rien. Alors on a commencé à utiliser le napalm.

-- Il y a eu des réactions à l'extérieur ?

-- ~~Exxxxxxxxxx~~ Evidemment. Un scandale énorme, à ce qu'il me semble. Bien entendu les gars ici en rigolaient. Puis tout a fini par devenir routinier. Tu l'as vue : ~~xxxxxx~~ le napalm seul permet de contrôler la situation. Comment ce village aurait-il échappé sans les bidons ?

-- C'est une sale guerre...

-- Sale? Dis-moi ce qui est propre dans une guerre? Les cabients d'Etat-Major? Les Conférences de Genève? ou le diable les emporte? Une sale guerre, bien entendu! Toutes les guerres sont sales. Elles sont sales de la chair pourrie de ceux qui meurent d'un côté comme de l'autre. Elles peuent. Mais seulement pour ceux qui sont dehors. Nous on ne se rend pas compte. Nous on est dans la merde jusqu'aux oreilles. Pour nous c'est quand on sort que ça pue, et ça pue parce qu'on nous sert toujours les mêmes histoires, les mêmes refrains, les mêmes énormes mots sacro-saints. Alors quand nous aussi on se met à y croire et qu'on va jusqu'au bout, qu'on tue et qu'on meurt - parce qu'il n'y a rien d'autre que tuer et mourir pour nous- quand on revient au sol le corps massacré implorant un lit et de l'eau, alros, à ce moment, ils divisent les guerres en sales et propres. Et ils nous demandent des explications. Ils disent : le napalm, non! Putain de sa mère! Si jamais nous leur disons : on ne marche plus, ils nous colleraient au mur. Ils veulent faire des omelettes sans casser des oeufs. Pis encore : ils voudraient qu'on mange les coquilles!

-- ~~Rxxxxxxx~~ Peut-être. Et ça doit être difficile de larguer le premier bidon. Le feu... Je ne sais pas.

-- Oui, ça l'est, c'est difficile de larguer le premier bidon. Et c'est difficile la première rafale. On sait très bien qu'on est en train de tuer. Ce n'est pas une question de feu ou pas feu. D'une façon ou d'une autre on meurt aussi vite.

-- Tout doux, tout doux. Ca je peux t'en parler par expérience personnelle: je suis tombé le visage dans une poêle pleine d'huile bouillante, j'avais cinq ou six ans. Je ne l'ai pas oublié. Pendis que tout le reste, ça ne me passe même plus par la tête.

-- Peut-être. L'important ici c'est de presser la détente la première fois. Passer des manoeuvres de temps de paix à l'attaque contre des êtres humains vivants. A ce moment là les choses changent de sens. Etsi un homme parvient une seule fois à avoir assez de force dans le doigt, il aura la force pour tout le reste. Crois-moi. On n'a pas commencé tout cela le nez au vent. Le premier appareil qui a décollé en direction du nord il n'emmenait pas seulement des bombes. Mais une pleine charge de haine à larguer avec.

-- De haine, hein? Oui. Ce doit être surtout la haine. Autrement c'est inexplicable.

-- Haine. Haine et haine encore. Je te l'ai déjà dit : nous sommes dedans jusqu'aux oreilles. Dehors et dedans à la fois. Tu n'étais pas ici à l'époque de la Baixa deu Cassange? Non, certainement. Peut-être n'as-tu pas su ce qui s'était passé. Moi, j'y étais. Nous, ici, on est rempli de haine, on prend les appareils de la haine plein les mains et cela n'est parce qu'on a vu les gars, ceux-là mêmes qui larguent maintenant leur napalm de tout leur coeur, on a vu les gars décoller sans goût et sans haine en direction de la Baixa du Cassange. On les a vu. C'étaient d'autres gars. Parce que la Baixa du Cassange, c'était autre chose.

+ + +

La ville de Malange, à une heure d'avion de Luanda, a été construite sur un plateau. Les "machimbas du coton" en partent et filent vers les fazendas à bord de leurs stations vers Nord-Est. Après cent kilomètres, brutalement, la route dégringole dans un ravin abrupt quelques trois cent mètre plus bas et redevient plate à perte de vue. La Baixa du Cassange commence ici.

Et la terre du coton.

Quand la saison de la cueillette arrive, le sol est blanc de fleurs de coton. Car rien d'autre dans l'immences plaine n'est planté. Le long des routes, à intervalles réguliers, les senzales (1) de la main d'oeuvre qui coupera, mettra en sac, enverra la récolte vers les dépôts de la COTONANG, vers les dépôts des deux ou trois compagnies latifundiaires qui commendent. Les hommes

---

(1) villages

et les femmes et les enfants savent que les journées de travail sont marquées, savent qu'ils vont travailler autant de journées qu'on leur dira, savent que ça ou rien. Ils travaillent tant de jours par an et, alors, sans répit parce que le temps de la cueillette est limité et ne souffre pas de report. Ils travaillent du levant au couchant, ou de ver à ver (1) et c'est à peine s'ils ont le temps de mâcher un morceau de fuba (2), de chanter le soir autour d'un feu comme doivent le faire tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants avant de s'endormir afin de rappeler les légendes, les faits anciens qu'il ne faut pas oublier. Les hommes et les femmes et les enfants de la Baixa du Cassange sont payés par les Compagnies du coton car il est de bonne règle payer le travail. On fait les comptes [illegible] on fait ce bien ou le fait chaque fin [illegible], chaque matin, ou chaque soir, période qu'on juge meilleure. Donner de l'argent n'est pas facile. Comment on le fait en est un autre. On ne devrait pas donner tout en une fois, les gens restent avec les billets dans la main et croient qu'ils vont durer la vie entière. Puis, ils se mettent à crever de faim. Ils crèvent de faim plus tôt, avec plus de force, plus profondément que si le salaire arrivait par petits morceaux.

Il va au terrain et il commence par laisser les plantes à demi chargées de fleurs et il regarde ses proches, haineusement parce qu'il n'a pas encore la force, parce qu'il n'a pas encore la force de diriger sa haine ailleurs, plus haut, vers la chemise blanche du contremaître, pour commencer. Le contremaître, du reste, n'arrive pas partout en même temps pour mesurer le grondement muet des yeux affamés. Le contremaître prend la jeep et roule en hâte, roule la journée entière, voit si les tâches que font les groupes de travailleurs avancent normalement. Il ne s'approche pas d'Inacio Ernesto et Antonio. Il ne passe pas à proximité. De ses yeux rétrécis il jette un coup d'oeil circulaire sur plusieurs hectares de terre à la fois. Il reprend la jeep et va plus loin. Et quand le contremaître est loin, Inacio, Ernesto et Antonio laissent tomber les bras, s'entredévorent des yeux comme s'ils voulaient en terminer avec la faim en laissant tomber les bras et en restant comme ça, les yeux dans les yeux, dans un exercice de défi. Et ainsi jusqu'à ce qu'on entende à nouveau la jeep là-bas au loin. Et à ce moment les travailleurs se touchent du coude et Inacio, Ernesto et Antonio avancent vers la table blanche du coton.

---

(1) depuis l'instant où on distingue les choses avant le ler du soleil jusque bien après le crépuscule.

(2) Galette composée de farine de manioc aggomérée avec un peu d'eau.

Dix ou vingt fleurs de coton restent accrochées aux branches à l'endroit de la pose, derrière eux, de plus en plus loin derrière, oubliées, de plus en plus oubliées avec la haine. Ce n'est rien encore. Rien de suffisant pour alerter les intégrateurs dans les salles de statistiques des Compagnies. Elles sont cependant restées sur place, semence refusée à la terre fertile de la plaine.

Et l'homme rentre chez lui. Et il voit sa femme et ses gosses et ils ne lui demendent rien. Et l'homme s'assoit adossé à la porte de la case, etpersonne ne vient lui demander compte de rien, et il voit qu'autour du foyer sans feu il n'y a ni hommes, ni chant. Alors l'homme prend sa tête dans ses mains et se souvient du coton/ laissé dans la plaine. Alors l'homme se souvient de l'homme à côté de lui, de l'homme qui, lui aussi a laissé/ à côté de son coton à lui, un peu de coton non cueilli lui aussi. Alors seulement l'homme lève les yeux et découvre que le contremaître n'est pas là, que le contremaître est un mirage, que c'est comme s'il était sans chemise blanche et descendu de sa jeep. Le contremaître est nu. Le contremaître est un homme. Comme lui. Ce ne lui. Mais un homme qui n'a pas faim. Mais un homme qui n'a pas de femme ni d'e fants qui ont faim. Mais un homme qui ne cueille pas le coton en rang alignés, enhâte, d'un bout à l'autre du champs L'homme découvre qu'il devrait parler aux autres hommes.

Il se dresse, alerte, et dans la maison trouve un homme qui a lui aussi la tête entre les mains. Il touche sa tête crêpue et dit ce qu'il faut dire. Ils sont deux, déjà. Ils sont deux déjà qui cherchent un troisième. Ils sont le village entier déjà dans le village entier tous les hommes avaient les mains accrochées à la tête. Et le village, les villages, découvrent qu'autour d'eux les autres villages cherchent eux aussi alentours.

Derrière la volant de sa jeep le contremaître finit par découvrir enfin que quelque chose dans les mouvements des bras des travailleurs sur la tâche blanche du coton, que quelque chose... Le mouvement s'amortit, freine sa cadence, freine progressivement, freine ponctuellement, cycliquement;.. Il s'arrête au même instant, dans la même seconde, sur toute l'étendue de la Baixa de Cassange.

Le contremaître grimpe sur le capot de la jeept. Le contremaître serre dans ses poings le fouet courbé... Le contremaître, le regard éxorbité de peur. Le contremaître jette un hurlement tout autour, le contremaître hurle :

-- Et alllllllllllllllrs?

La voix n'arrive pas de nulle part et de partout.

-- Patron. On veut parler au patron.

Au Gouvernement Général la nouvelle de la grève est arrivée, a été reçue pres que dans la terreur. Les Compagnies voient la récolte perdue, voient pis, voientl'annonce d'autres demandes, d'autres exigences toujours croissantes. Jusqu'à la plus grande, jusqu'à l'ultime, jusqu'à la contrainte de quitter l'Angola, jusqu'à la cession du coton aux hommes qui le sèment, le traitent, le cueillent, le mettent en sac. Les Compagnies exigent rigueur. Les Compaginies n'admettent pas d'hésitation. Les Compagnies veulent que la grève personnene puise songer un jour qu'elle a existé.

Le Gouverneur Général est un modéré. Mais, à ses côtés; un homme. L'homme de la répression de Gen. Un homme expérimenté. Un général dur dans le style "classique".

L'homme modéré songe avec répugnance qu'il y a des choses qui doivent être faites. L'homme expérimenté se frotte les mains et donne des ordres précis.

Et, comme les unités d'infanterie, les PV-2 de la Base Aérienne 9 et les T-6 de l'Aérodrome-Base 3, à Negage, comme les unités d'infanteries, les unités aériennes reçoiventdes ordres précis.

"Eliminer tout gréviste en vue dans la Baixa du Cassange".

+++

-- On arrivait sur les senzales qui sont alignées les uns derrière les autres, le long de la route. Ils étaient là, assis en équerre, immobiles à la vue de l'avion. Ils ne regardaient quasi pas en haut. Un sadique seulement aurait pu tirer sur ces gens qui ne voulaient que de l'argent pour manger. Alors on larguait les bombes sur des endroits déserts et on revenait à Luanda avec un poids sur la conscience parce qu'on n'avait pas eu le courage de les ramener".

+++

La Baixa do Cassange c'était un mois avant le 15 mars. Avant les photos. Avant les hommes et les femmes et les gosses terrorisés fuyant vers Luanda. Et la Baixa do Cassange, comme si c'était une histoire écoutée un jour, personne ne s'en souvenient maintenant. La Baixa do Cassange aurait pu être dans un autre pays. Aurait pû être avec d'autres gens.

Maintenant les hommes armés sont tous d'accord. Maintenant les hommes armés sont remplis de haine et voient seulement devant eux la lutte qu'ils font contre les hommes armés et remplis de haine.

CHAPITRE II

"LA LOI DE LYNCH "

Quatre jours après mon arrivée. Suis en civil, assis à la terrasse d'un café de la Ville Basse, buvant une bière. Soudain, se lève une énorme vague de cris confus au milieu de laquelle se détachent les mots "terroriste! terroriste!". Gens courents venant de tous côtés. Des blancs, tous. Au milieu de cette foule bondit de terreur une tache noire. Ils l'ont pris. Ils vont en finir avec ce type. Suis sur mes pieds d'un bond. Cours vers l'homme qu'on entrelace serré de bras empressonne.

Je reviens à moi quelques instants plus tard, à une table du café. C'est à la tête que j'ai reçu le coup.

-- Le noir ?

__ Vous avez eu de la chance. On voulait vous faire la même chose.

-- Quoi ?

-- On l'a achevé. On l'a mis en pièces.

Première crevasse à mon heaume brillant...